

LIBRAIRIE
LIBREBOOK,
BRUXELLES

Des livres
et des langues

CLOTILDE MEYER

Librairie : libre comme l'air
(Cratyle)

Au 128 chaussée de Wavre, à Bruxelles, l'est un petit bijou de librairie, amie des traducteurs s'il en est. Qu'il arrive par la rue de la Paix ou la rue Sans-souci, le flâneur qui n'est pas dans le secret a tôt fait de passer devant sans rien remarquer. Il faut dire qu'entre les coiffeurs afros, les enseignes « Western Union » et autres bazars bariolés, la vitrine à l'élégant liseré rouge de Librebook est fort discrète.

Chacun, toutefois, n'a qu'à en pousser la porte pour s'y sentir chez soi : parquet ancien en chevrons et plafond « industriel », tabourets aux coussinets colorés et, pendue au plafond, non pas un petit cochon mais une drôle de tortue fabriquée par quelque artiste en herbe à partir d'un casque de vélo. Bricolage enfantin, exercice scolaire rattrapé par la fantaisie ? On aurait bien envie, aussi, d'y lire tout un programme : célébration du jeu, du détournement et savant éloge de la lenteur – celle de la lecture, de l'échange gratuit, du dialogue des cultures – dans notre monde de lièvres affolés.

Le mélange des genres décoratifs n'est pas démenti par le cosmopolitisme des tables et des rayonnages (faits maison à l'aide de matériaux de récup'), dans cette caverne d'Ali Babel devenue, au cœur de la capitale européenne, le repaire des expats, polyglottes, passionnés de langue de tout poil. « Des milliers de livres en langue originale et en traduction », « Plus de 6 000 livres dans 38 langues européennes », « Vous pouvez nous faire parvenir toute commande

dans n'importe quelle langue », lit-on sur le site internet de la librairie. Des livres qu'on connaît en français nous font de l'œil dans leur version traduite, forçant au décentrement : *The Cheffe*, de Marie N'Diaye ; *Capital in the twenty-first century* de Thomas Piketty... Mais aussi, dans leur langue ou en traduction française, combien de pépites passées sous nos détecteurs médiatiques ou personnels ? C'est bien ainsi que l'entend Antonio Parodi, le fondateur de la librairie, qui met un point d'honneur à promouvoir des langues, des auteurs, des éditeurs méconnus du public.

Sourire malicieux, lunettes rondes, barbe poivre et sel, chemise à carreaux : cet Italien de cinquante-sept ans a chaleureusement accepté de se raconter, dans un français chantant. Venu à Bruxelles pour affaires vingt-sept ans plus tôt, au départ pour un an, le Turinois n'en est plus reparti : la rencontre avec l'Allemande qui deviendra son épouse, dans un cours de conversation française, a sans doute aidé. Mais pas seulement. La ville l'a aussi séduit pour le dynamisme de sa scène culturelle, extrêmement vivante et variée. Après une carrière dans les affaires européennes, il attend l'approche de la retraite avant de se lancer dans un commerce notoirement peu lucratif. Quelle idée ? On comprend mieux cette heureuse lubie quand on sait qu'il est tombé dedans quand il était petit : chaque été, dès l'âge de quatorze ans, il est embauché par son oncle pour l'aider dans sa librairie généraliste, la « Libreria San Michele » (dans le village d'Albenga, situé entre Gênes et Nice). « Je prenais la librairie pour ma bibliothèque personnelle », nous confie Antonio, tout à la nostalgie de ce job d'été qui lui fut une véritable école. Il bouquine, il furète, il observe et sur le tas il apprend. Il apprend à écouter le client. Il se fait un « nez ». Et de son oncle, il retient une leçon : mettre en avant les petits éditeurs, les perles non médiatisées, le choix du libraire.

Il se lance en 2016, guidé par deux objectifs : créer un lieu qui ne serve pas seulement le commerce de livres mais aussi le commerce d'idées ; défendre et faire vivre cette indépendance essentielle du libraire héritée du tonton. La localisation s'impose au fil des recherches : ce sera Ixelles, à la frontière du populaire Matongé (le quartier congolais) et du très branché quartier européen. Très vite aussi, le nom de la librairie : « Librebook », qui lie intimement le

livre et la liberté dans la langue que chacun voudra entendre. Le concept, quant à lui, s'affinera peu à peu : d'abord tenté de reproduire ce qu'il a connu en ouvrant une librairie italienne, Antonio comprend vite que cette défense d'une unique langue nationale ne lui ressemble plus. Européen convaincu, habitant d'une ville peuplée de familles plurilingues, qui compte plus de 180 nationalités différentes et où plus de cent idiomes différents sont parlés, il ambitionne d'ouvrir plus largement ses tables au dialogue des cultures et de représenter toutes les langues européennes. Par la suite, le principe de réalité le conduira à un fonctionnement à deux vitesses : les langues les plus lues sont présentes à la librairie ; les autres, en réserve dans un autre local, sont disponibles sur commande.

La dimension politique du projet – promouvoir les littératures d'Europe, contribuer à la création d'une culture littéraire européenne – passe également par la reconnaissance du rôle des traducteurs. Si notre libraire avoue avoir eu au départ une « conception purement mécanique » de la traduction, il a peu à peu pris conscience que le traducteur est un « auteur », qui « réécrit complètement le livre » et qu'il est nécessaire de « retraduire régulièrement les œuvres, pour les dépoussiérer, les redonner à lire ». Désormais, il aime « faire dialoguer les différents traducteurs d'une même œuvre », et ne boude pas son plaisir à concocter des tables présentant toutes les traductions existantes d'un même livre.

Attaché à une économie de l'offre, à rebours de l'économie de la demande pilotée par les offices, la valse des représentants et des titres, le diktat des gros groupes d'édition, Antonio Parodi constitue patiemment un fonds unique, nourri par sa curiosité, son appétit, ses rencontres. Il puise dans les sélections du Prix de littérature européenne (créé en 2009), il arpente les foires, les salons, va à la rencontre des agents, des petits éditeurs, noue des partenariats avec les instituts et autres bureaux du livre à l'étranger, dresse l'oreille, recueille des avis, suit ses intuitions.

Écoutons Anne-Laure Brisac, fondatrice des éditions Signes et Balises : « J'ai rencontré Antonio à un salon du livre, probablement le salon du livre de Paris où je suis allée plusieurs années de suite, dans l'espace dédié à la région Île-de-France. Il faisait un tour et là, il tombe en arrêt devant un des livres que j'ai publiés : *Minsk. Cité de*

rêve, du biélorusse Artur Klinau¹. J'avais aussi, je crois, *Athènes. Disjonction*, du grec Christos Chrysosopoulos. On se met à discuter, très naturellement. Il m'explique qu'il est en train d'ouvrir sa librairie. Et tout de suite, il me dit : « J'en prends cinq de celui-ci, six de celui-là » – qu'il commande, donc, pour Librebook. Cette spontanéité extraordinaire, cet enthousiasme immédiat sont extrêmement gratifiants pour un éditeur. » Pour celle qui, comme nombre de « petits » éditeurs, connaît les difficultés de l'autodiffusion, cet intérêt sincère, personnalisé de la part du libraire est très précieux : « Il est vraiment attentif à ce que je fais. Je ne lui propose pas tout, mais quand j'ai un titre susceptible de l'intéresser, je n'hésite pas à lui en parler. » Telle est la méthode d'Antonio Parodi : se fier aux affinités. En l'occurrence, un goût commun pour les thèmes des villes, de l'Europe, des langues étrangères l'a conduit à inviter à trois reprises des auteurs publiés par Signes et Balises. Et l'éditrice de conclure : « Il y a eu une espèce d'immédiateté, d'évidence, comme si mon inconscient d'éditeur avait rencontré son inconscient de libraire. Cela a collé tout de suite. Sans avoir besoin d'explication. Et cela, en dehors du circuit de la diffusion traditionnelle. »

À l'été 2021, Antonio est hospitalisé et demeure plusieurs mois inconscient. Sa librairie, encore toute jeune, aurait pu ne pas s'en relever. Lui-même s'étonne a posteriori que ses proches n'en aient pas profité pour « bazarder cette folie ». Mais non. Tout le monde s'est serré les coudes. Sa famille s'investit. Et ce coup du sort amplifie un mouvement amorcé auparavant, qui tenait à cœur à Antonio : impliquer dans la librairie une petite communauté de bénévoles. Répondent à l'appel des clients de la première heure, ou encore des compagnons de route rencontrés à la faveur de livraisons à vélo effectuées pendant le confinement. Parmi eux : une autrice polonaise écrivant en espagnol, un traducteur du letton, une Bretonne italianisante férue d'Europe... Ces nouvelles recrues, qui ne rechignent pas à participer aux tâches de manutention et de gestion, ont également bientôt carte blanche pour faire venir des au-

1 *Translittérature* a consacré un entretien à Jacques Duvernet, traducteur de ce titre, dans son numéro 56 : « Ours dansant et cité de rêve. Entretien avec Véronique Patte et Jacques Duvernet », p. 97 et suiv. (NdR).

teurs, animer des rencontres. Des sensibilités et des histoires nouvelles qui contribuent pleinement à la richesse de Librebook, à cette « âme du lieu » que tous, clients comme libraires néophytes, s'accordent à souligner.

Ce jeudi 9 juin 2022, la librairie reçoit l'autrice et scénariste de bande dessinée Marzena Sowa. Dans sa série *Marzi*, réalisée en collaboration avec Sylvain Savoia, elle raconte son enfance dans la Pologne communiste des années 1980 – mêlant ainsi, à l'instar d'une Marjane Satrapi dans *Persépolis*, un récit autobiographique distillé avec beaucoup d'humour au portrait par éclats de son pays d'origine à la fin du XX^e siècle. Après la chute du Mur, nous explique-t-elle, apprendre le russe n'était plus obligatoire. C'est ainsi qu'elle choisit d'apprendre le français puis, venue étudier en France, de faire « de la langue française [s]on pays ». Le succès de son livre l'amènera plus tard à le traduire elle-même en polonais. Par sa vie comme par son œuvre, elle est de ces figures qui font dialoguer l'Est et l'Ouest et nous forcent à réviser notre vision souvent stéréotypée de l'Europe de l'Est. Entre autres discussions sur la carpe polonaise, la vie en HLM, les mères mal-aimantes, il est abondamment question ce soir-là de langue, d'identité, de traduction. Après quoi, nous sommes invités à partager un verre de vin – italien, forcément italien !

*Je remercie pour leur témoignage Nicolas Auzanneau,
Anne-Laure Brisac, Agnès Leroux, Aleksandra Lun,
Maxime Godfrind, Antonio Parodi*